

LA BRUYERE DU BOCAGE

Le temps qui file à 140 à l'heure sur la route de Rennes s'accroche dans les haies du bocage. Il glisse, immobile, sur les eaux du canal. Il s'effiloche aux épines, s'attarde au plan d'eau comme un reste de brouillard au-dessus de la frayère de l'Isac. Si loin qu'on aille au bout des chemins, on conserve dans l'oreille le sifflement atténué d'un camion lancé contre le vent, une rumeur de ville et la peur de l'avenir. Sous les fougères décampe une vipère. Un oiseau chante. De l'Erette au canal, de la zone industrielle à Bout-de-Bois, le pays marche à deux temps : le temps des souvenirs et celui de l'avenir.

Il faudrait grimper tout en haut du clocher de l'église pour le découvrir, ce pays. On y verrait une plaine quadrillée de haies, Guérande verte, où s'emprisonne le temps qui passe. On y verrait peut-être flotter à la surface des choses la fleur de sel de la mémoire.

Ici, un chêne mort s'obstine au bord du chemin, là un poney aide les vaches à couper l'herbe des près. Ici les ronces grignotent une friche, ici la terre brune attend sa semence. Trois chevaux, deux chasseurs, un pêcheur silencieux, le vol d'un héron et l'agacement des pies. L'alignement sage des pommiers.

La ville est au bout de la route. Depuis toujours, la ville est au bout de la route. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on file en voiture, en car ou en calèche vers les bureaux de Nantes, les écoles de Nantes, les prisons de Nantes. *"Dans les prisons de Nantes, il y a des salariés, il y a des salariés..."*

Du temps des cabarets de Bout-de-Bois, du piano mécanique et du phono, de la mazurka, de la scotch et de la valse, du temps du "Terrible des Landes du Fouet", du Grand Étienne et de la bande à Milord, du temps des torchées qu'on se mettait le samedi soir quand on reconnaissait à son accent un étranger de Grand-Champ ou de Notre-Dame des Landes, de ce temps-là déjà, on filait vers la ville toute proche, pour le travail et pour le pain.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il faut bouger pour vivre. Sabotiers errants en panne de coupes qui faisaient marcher les arbres, maîtres verriers italiens changeant la chaleur du feu en verre, faux sauniers de Noirmoutier en contrebande, forgerons, bûcherons et charbonniers de campement en campement, forçats espagnols les pieds dans la boue oubliés au camp de Jarrier, Breton du Nord et de la fin des terres, paysans transformés en ouvriers du chemin de fer, tout ceux qui ont goûté de ce pays s'y sont laissé prendre. Par la force ou par le charme. Les espagnols reposent sous les buttes des écluses et des biefs. Les retraités attendent le dimanche la visite de leurs petits enfants dans les fermes anciennes qu'ils ont ressuscitées.

Entre les souvenirs des anciens qui plongent leurs racines jusqu'en seize cents et quelque et les rêves d'aventure des gamins, Héric, préservé souvent de l'Histoire au grand "H", s'invente au jour le jour des histoires minuscules.

*I*l était une fois, m'ont dit les enfants de l'école. C'est ainsi que commencent toutes les histoires.

Il était une fois un pays sage, oublié des livres, entre le clocher et le château, le seigneur et le curé. Il y poussait dans les fossés la santoré et la mélisse, l'herbe de Saint-Jean, la croisette et le sèneçon. On y soignait les rhumatismes à grandes frictions d'orties, les arthrites à l'onguent de rhizomes de gros navet et les plaies au pansement d'entre-peau de genêt.

Ce pays portait un nom de fleur, l'Hérica, plante magique entre toutes mais hélas disparue, dont les anciens disaient qu'elle guérissait la mélancolie.

En ce temps-là, le pays s'ennuyait. Le piano de la guinguette de Bout-de-Bois avait rouillé ses mécaniques, la terre s'épuisait et les regards butaient aux haies. Les paysans, un à un, abandonnaient les fermes pour se déguiser en ouvriers des villes. Les mariniers, eux-mêmes, avaient déserté le canal avec leurs chargements de sable et les cris d'amarrage dans les écluses. C'était un pays immobile et taiseux qu'on traversait par la grand-route sans jamais s'y arrêter.

C'est alors qu'un matin, l'éclusière du Pas-d'Heric ouvrit un œil, ouvrit l'autre et se frotta les deux. Elle ne rêvait pas. C'était bien le clapot d'un chaland et le bruit des sabots sur le chemin qui l'avait réveillée. Elle s'habilla à la hâte et sortit sur le pas de sa porte. La brume d'octobre était encore épaisse et on aurait dit que la péniche flottait au-dessus de l'eau. C'était une embarcation ancienne comme la mémoire, hâlée par un ours, un cheval et un lama. Trois autruches prenaient le vent à la proue. Deux clowns en tandem guidaient l'attelage. Un magicien reconnaissable à sa longue barbe blanche tenait la barre. L'éclusière lui rendit son bonjour de la main.

— Nous sommes le cirque des lumières du canal, dit l'homme qui semblait tout droit sorti d'une légende de la forêt de Paimpon avec son grand chapeau pointu et sa robe constellée d'étoiles.

— Nous allons à Bout-de-Bois. Peut-être y donnerons-nous notre spectacle. Reste-t-il des enfants dans ce pays?

— Dame oui! répondit la femme. Plus tant qu'autrefois, mais il en reste quelques uns.

— Alors, nous jouerons, fit le magicien visiblement satisfait.

L'éclusière manœuvra les portes sans oser poser de questions. Les gens du canal sont d'un monde parfois incompréhensible à ceux de la rive Il y eut des bouillonnements d'eau, des grincements de fer, et l'étrange péniche poursuivit son chemin. Sitôt l'éclusage achevé, la femme réveilla son mari pour lui conter l'affaire.

— Il faut prévenir au bourg, dit-elle. Prend ton vélo!

— Aller dire au pays que tu viens d'écluser une péniche de magicien tirée par des clowns, des lamas et un ours? demanda l'homme. On aura vite fait de me conduire à Nantes chez les fous!

Et il replongea sous la couette car il était encore fort tôt.

Quand le soir fut venu et le chapiteau dressé, seuls les enfants de l'Abbaye, de Saint-Michel et d'Ecobut répondirent à l'appel de la musique des clowns. Les autres, tant du bourg que de la Verdinière ou de la Pinelais, ne venaient jamais jusqu'à Bout-de-Bois qu'on disait bâti sur l'enfer. Le cirque donna gratuitement son spectacle

pour un maigre public d'une dizaine de gamins, dont une bonne moitié avait quitté la maison en cachette. Seuls les brochets et les anguilles entendirent les éclats de rire des enfants sous la toile. A la nuit noire, les jeunes spectateurs quittèrent à regret les clowns bicyclistes, l'ours, les lamas et les autruches. Le ciel brillait de plus d'étoiles que la robe du magicien. On étouffa les derniers rires sous les couvertures pour ne pas réveiller les parents.

Le lendemain matin, dans les deux écoles du bourg, les maîtres et les maîtresses ne reconnurent pas leurs élèves d'Ecobut, de L'abbaye et de Saint-Michel. D'ordinaire dociles, voire parfois un peu endormis, ils parlaient quand on ne les interrogeait pas, riaient de rien et s'amusaient de tout. A la récréation, on en vit certains prétendre marcher sur les mains et faire des sauts périlleux. Les maîtres et les maîtresses se mirent d'abord en colère parce qu'ils étaient humains. Ils tentèrent ensuite de comprendre, parce qu'ils étaient pédagogues. Les enfants parlèrent alors de la péniche amarrée à Bout-de-Bois et du spectacle auquel ils avaient assisté la veille. Ils racontèrent les clowns qui faisaient la course en tandem contre les autruches, l'ours qui dansait, les lamas au port coincé de notaires et qui savaient compter et surtout! Surtout, le magicien qui accomplissait des prodiges tels qu'on ne pouvait les décrire sans passer pour un menteur. "D'un seul claquement de doigts, il fait pousser des fleurs magiques sur le sable" avoua enfin un petit pressé de retourner jouer.

Les enfants du canal fréquentaient pour moitié l'école privée et pour moitié l'école publique. Tous firent le même récit.

Devant cette situation qui menaçait l'ordre républicain et exposait les chères têtes blondes aux vieilles superstitions obscurantistes dont on croyait le pays guéri, le directeur de l'école publique en référa au maire.

Devant cette situation qui menaçait la moralité de la paroisse et exposait les chères têtes blondes aux sorcelleries démoniaques d'un autre âge, le directeur de l'école privé s'en ouvrit au curé.

Devant la gravité évidente et l'urgence de la situation, le maire et le curé, également et légitimement inquiets, se consultèrent discrètement dans l'arrière-salle des 80 Chasseurs à l'heure où les ouvriers de midi ont vidé les lieux.

Ils s'accordèrent rapidement et décidèrent d'agir sans tarder. A six heures du soir, le tambour de ville donna lecture du communiqué commun sur la place de l'église, tandis que des estafettes en vélo battaient le rappel dans tous les villages de la commune.

C'est ainsi qu'au soir, on vit monter en procession jusqu'au pont de Bout-de-Bois, le maire et son conseil, le curé et ses ouailles flanqués de tout ce que le pays comptait de parents d'élèves avec leurs enfants, de chasseurs avec leurs chiens, de pêcheurs avec leurs femmes, de pompiers, de sportifs et de citoyens avec leur bonne volonté. En un mot, tout le monde était là, au coude à coude, uni contre le danger et bien décidé à expulser les romanichels en péniche qui menaçaient la sérénité de la commune. Le bedeau brandissait sa croix comme un gourdin, tandis que le maire récitait comme une prière les articles du code de procédure communal réglementant le stationnement des gens du voyage. Certains s'étaient armés de fourches. Ils n'eurent pas à en faire usage.

Quand la petite troupe arriva sur les lieux du délit, le chapiteau avait disparu et la péniche avec lui. A la place du cercle d'herbe couchée que laissent généralement les cirques en souvenir de leur passage, l'armée des braves gens découvrit un magnifique massif de fleurs violettes. Une dame du bourg, qui tenait boutique comme herboriste rue de la forêt, identifia immédiatement l'Hérica, la bruyère disparue.

— On dit que c'est souverain contre la mélancolie, ajouta-t-elle.

Tout le monde voulut voir la fleur, la toucher et la sentir. C'est à ce moment-là que le prodige se réalisa. De gourdin, la croix redevint amour et le bedeau la posa délicatement contre un chêne. Le code de procédure communale rejoignit les fourches dans l'herbe. Chacun se mit à parler avec tous, sauf le père Goule-en-Vrille, le garde-champêtre qui avait le nez bouché et continuait à parler de poursuivre une péniche dont tout le monde se fichait à présent. C'était l'été de la Saint-Martin, un soir volé aux brumes de l'automne avec un grand soleil rouge comme le cœur d'une fleur, un soir de fête, un soir à ne pas se coucher.

Quelqu'un alluma un feu et tous regardèrent au ciel monter les étoiles plus brillantes que celles de la robe du magicien envolé. Deux gamins surgirent à califourchon sur le tandem des clowns qu'ils avaient trouvé dans un fossé. Tout le monde applaudit les enfants. Attirés par les applaudissements, l'ours, les lamas et les autruches sortirent des roseaux où ils s'étaient cachés. Ils s'approchèrent et firent le spectacle. L'Hérica faisait son effet. Bientôt, à Bout-de-Bois bâti sur l'enfer, on entendit des rires, des chants et des histoires comme en fin de noce. Ceux qui jouaient de la musique

allèrent chercher leurs instruments, ceux qui cultivaient encore la vigne sortirent leurs tonneaux et ceux qui n'avaient rien chantèrent plus fort que les autres.

Et cela fit un tel vacarme dans le silence du canal, un tel vacarme vivant qu'il effaça le bruit des camions sur la quatre voies de Rennes.

Une première voiture s'arrêta. C'était un homme qui rentrait à Nantes où sa famille vivait dans une cité. Il dit qu'il avait vu le feu de la route. Il demanda s'il pouvait se joindre un instant à la fête au bord de l'eau. On lui fit une place. Alors, l'homme qui rentrait chez lui dans les cités de Nantes entendit des mots familiers comme les mots des grands-mères aux oreilles des enfants qui ne veulent pas s'endormir avant la fin de l'histoire. Les mots du soir, quand Mamie "tuait la lumière" et "crouillait" la porte de la chambre. Il reconnut des parlers qu'il croyait oublié et des noms de famille qui sonnaient comme des cousins. L'homme pensa que son grand-père ou le père de son grand-père avait vécu ici et qu'il était temps de rentrer au pays puisque l'Hérica, la plante qui soigne la mélancolie y poussait de nouveau.

Au matin, le feu n'était plus que cendres mais tout commençait. Le bruit se répandit comme une traînée de poudre qu'on vivait bien au Pays d'Héric. De Nantes, de Paimpol, du Morbihan, du Finistère et même de Paris, on vit revenir les enfants des enfants de ceux qui naguère étaient partis. Certains avaient fait le tour du monde, d'autre s'étaient contentés de traverser la route. Les uns et les autres remirent des fenêtres aux maisons et des ardoises sur les toits. Ils coupèrent les ronces qui fermaient les portes et l'herbe qui envahissait les chemins. Il en vint tant et tant qu'on construisit des maisons nouvelles pour les nouveaux venus. Il en arriva même d'autres pays, d'autres

soleils. Les gens d'ici avaient des racines assez profondes pour ne pas craindre l'étranger, qu'il soit de Notre-Dame des Landes ou de Méditerranée.

Aujourd'hui, les deux écoles débordent d'enfants qui construisent des cabanes dans les arbres et apprennent des anciens le nom des fleurs qui poussent dans les fossés. Aujourd'hui que tout le monde ou presque a oublié ce soir improbable d'été, à la mi-octobre, où la bruyère est revenue au pays, quelques uns se souviennent du secret du magicien: "Il faut dire le nom des choses. C'est de n'être pas regardées que meurent les fleurs. Tout comme les gens."

Les historiens étroits refuseront sans doute d'authentifier le passage à Héric d'un magicien en péniche. On peut essayer de les comprendre. Tout comme le mari de l'éclusière, ils craindront de passer pour fous.

Et pourtant...

Si cette histoire n'est qu'une légende, comment comprendre l'odeur du mouton qui monte de village en village quand les voisins apprennent à se connaître? Comment croire que l'hiver, des grands et des petits préparent le printemps en collant des fleurs en papier sur des chars de carton? Et que dire de l'ours, des lamas et des autruches qu'on voit toujours dans les enclos du côté de Saint-Michel, et de cette passion de la fête et du déguisement qui saisit les gens d'ici? Que dire des indiens et des cow-boys?

Si cette histoire n'est qu'une légende, comment expliquer que tous les ans, au mois de juin, défilent dans le bourg des clowns en tandem?

Si l'on ne trouve plus aujourd'hui dans les fossés que des bruyères communes, celle qui soigne la mélancolie pousse toujours au plus profond des cœurs.

On dit que demain viendront les pelles et les engins du remembrement. On promet qu'ils inventeront de nouveaux chemins pour que la vie continue à courir du canal à la lande et de la lande aux près. On espère qu'ils n'abîmeront pas trop les haies sous prétexte d'ouvrir la vue sur le monde. Les arbres des haies n'arrêtent que le regard de ceux qui ont le cœur sec. Les chênes centenaires qui bordent les chemins n'effacent pas le monde. C'est d'ici, dit-on, que partent les socs des charrues qui travaillent la terre au Nicaragua. Les arbres qui voient le plus loin sont ceux dont les racines sont les plus profondes.

Pour réussir un beurre blanc © MCLA 1996